

TROIS ENTR'ACTES POUR L'AMOUR MÉDECIN  
(1850)



ALEXANDRE DUMAS

Trois entr'actes pour *L'Amour médecin*

*Théâtre-Historique. – 15 janvier 1850.*  
(Jour anniversaire de la naissance de Molière)

LE JOYEUX ROGER  
2015

ISBN : 978-2-924529-07-2

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

PREMIER ENTR'ACTE  
(précédant la pièce)

*Au lever du rideau, le théâtre est plongé dans la plus complète obscurité. Il représente une place publique. D'un côté sont les fauteuils des seigneurs ; de l'autre, le banc des violons. À droite et à gauche, deux maisons parallèles avec balcon.*

Scène première

Subtil, Chantourné, puis la Ducroisy.

Subtil entre avec sa lanterne, sans voir Chantourné,  
qui est appuyé à la maison de droite.

SUBTIL, se heurtant aux fauteuils

Bon ! voilà que je me casse les jambes, moi !

CHANTOURNÉ

Pourquoi n'allumes-tu pas avant d'entrer, imbécile ? Tu ne viendrais pas déranger toute la mise en scène de M. Molière.

SUBTIL, levant sa lanterne

à la hauteur du visage de Chantourné

Tiens ! c'est toi, Chantourné ?

CHANTOURNÉ

Sans doute, c'est moi.

SUBTIL

Que fais-tu là ?

CHANTOURNÉ

Je suis à mon poste.

SUBTIL

Un quart d'heure avant qu'on commence ? Allons donc !

CHANTOURNÉ

Pourquoi pas ? Ce n'est pas comme toi, fainéant, qui es toujours en retard !

SUBTIL

En retard !... en retard ! Avec ça que c'est amusant, quand on a été comédien, comme les autres... qu'on a débuté, comme les autres... qu'on a joué, comme les autres... et qu'on a été...

CHANTOURNÉ

Sifflé, comme les autres.

SUBTIL

Hein ?

CHANTOURNÉ

Rien ; c'est l'écho !... Mais de quoi diable te plains-tu, je te le demande ? N'es-tu pas le personnage le plus important de la troupe ? Il me semble que c'est toi qui fais la nuit et le jour.

SUBTIL

Le fait est que je suis le soleil de la maison. Seulement, si le soleil ne flambe pas à heure fixe, Apollon est mis à l'amende et Phébus ne soupe pas. (Allumant.) Tâchons de souper ce soir.

LA DUCROISY, ouvrant sa fenêtre

Chantourné !... P'st !

CHANTOURNÉ

Ah ! c'est vous, mademoiselle Ducroisy ?

LA DUCROISY

As-tu quelque chose pour moi ?

CHANTOURNÉ

Oui... Attendez !

SUBTIL, se retournant

Qu'est-ce ?

CHANTOURNÉ

Rien.

(Il tire un mât à la portée du balcon et monte dessus.)

SUBTIL

Que fais-tu donc là ?

CHANTOURNÉ

Je m'assure que le balcon, côté cour, est solide.

LA DUCROISY

As-tu vu mon financier ?

CHANTOURNÉ

Oui.

LA DUCROISY

Et il ne t'a rien remis pour moi ?

CHANTOURNÉ  
Si fait : ce billet.

LA DUCROISY  
Voilà tout ?

CHANTOURNÉ  
Et cet écrin.

LA DUCROISY  
À la bonne heure !... Tiens, voilà pour toi.

CHANTOURNÉ  
Merci.

(La Ducroisy rentre.)

SUBTIL

C'est drôle ! Je croyais que la maison de Sganarelle était du côté jardin.

CHANTOURNÉ

Oui, quand c'est mademoiselle Duparc qui joue, mais non pas quand c'est mademoiselle Ducroisy. Tu sais bien qu'elles ne veulent absolument rien faire l'une comme l'autre.

SUBTIL

Je crois bien : elles se haïssent ! Deux jolies femmes, c'est bien naturel. C'est à qui des deux volera à l'autre, aujourd'hui son rôle, demain son amant... quelquefois tous les deux le même jour. Mais comment se fait-il que, pour une première représentation, mademoiselle Duparc, qui est chef d'emploi, cède son rôle à la Ducroisy ?

CHANTOURNÉ

Bah ! première !... première à la ville. Elle a créé le rôle à la cour, c'est tout ce qu'elle voulait.

LA DUPARC, à la fenêtre, côté jardin.

Chantourné !... P'st !

CHANTOURNÉ

Oh ! mon Dieu ! qu'est-ce que je vois ?

LA DUPARC

P'st !

(Chantourné traverse le théâtre.)

SUBTIL

Tiens ! que fais-tu donc par là, toi ?

CHANTOURNÉ

Je m'assure si le balcon du côté jardin ne tombera point.

LA DUPARC

As-tu facilité de faire remettre ce billet au chevalier ?

CHANTOURNÉ

Certainement. Je le lui rendrai moi-même, si cela vous est agréable.

LA DUPARC

Tu peux lui dire en même temps, s'il t'interroge, que ses poursuites sont parfaitement inutiles ; et que, lorsqu'il aura quelque chose à me dire, je l'invite à prendre de l'encre de M. Samuel.

CHANTOURNÉ

Ah ! de l'amant de la Ducroisy ?

LA DUPARC

Qui demain sera le mien, si je veux.

CHANTOURNÉ

C'est bien, on lui dira cela. Il n'y a rien pour le porteur ?

LA DUPARC

Demande au chevalier.

CHANTOURNÉ

Ah ! bon ! le chevalier, je n'ai qu'à compter sur lui ! Il doit jusqu'aux talons peints qu'il porte à ses souliers. C'est égal, il n'en aura pas moins le billet. – À propos, comment êtes-vous ici ? C'est donc vous qui jouez le rôle de Lisette ?

LA DUPARC

Oui.

CHANTOURNÉ

Mais la Ducroisy... elle est là, dans la maison en face.

LA DUPARC

Je le sais bien.

CHANTOURNÉ

Alors ?



LA DUPARC

Chut !

(Elle disparaît.)

CHANTOURNÉ

Bon ! cela va être curieux ! (À Subtil.) Eh bien, as-tu fini ?

SUBTIL

Je voudrais bien te voir allumer quarante-huit chandelles, toi, et les moucher surtout ! Le jour où j'ai débuté dans l'emploi, j'en ai éteint quinze. (Passant devant le trou du souffleur.) Ah ! vous voilà déjà dans votre trou, monsieur Félix ? Vous n'avez pas un emploi désagréable, vous, à regarder comme cela l'humanité de bas en haut... *Felix qui potuit rerum...*

CHANTOURNÉ

Tu sais donc le grec, toi ?

SUBTIL

Oui, je sais le grec... Boileau le sait bien ! – Au revoir, Chantourné... Voilà ma besogne finie, à moi ; la tienne va commencer.

(Il sort.)

## Scène II

Chantourné, la Duparc, la Ducroisy.

CHANTOURNÉ

Oh ! elle est déjà commencée depuis une demi-heure... et la voilà même qui continue.

LA DUCROISY, à sa fenêtre

Chantourné !

CHANTOURNÉ

Voilà.

LA DUCROISY

Chut ! Un billet.

CHANTOURNÉ

Pour M. Samuel ?

LA DUCROISY

Non, pour le chevalier.

CHANTOURNÉ

Ah ! bon ! c'est M. Samuel qui vous écrit, et c'est au chevalier que vous répondez.

LA DUCROISY

Tu lui remettras la lettre à lui-même.

CHANTOURNÉ

À lui-même !

LA DUCROISY

Crois-tu qu'il soit vrai qu'il fasse sa cour à la Duparc ?

CHANTOURNÉ

Bon ! je suis sûr qu'il n'y pense même pas.

LA DUCROISY

Merci, Chantourné ! Tu es un honnête garçon.

(Elle ferme sa fenêtre.)

CHANTOURNÉ

Eh bien, au moins, le pauvre chevalier, s'il est maltraité du côté jardin, il pourra se consoler du côté cour.

LA DUPARC, ouvrant sa fenêtre

Chantourné !

CHANTOURNÉ

Voilà.

LA DUPARC

Tout bien réfléchi, tu ne remettras pas mon billet au chevalier.

CHANTOURNÉ

Non, n'est-ce pas ? Cela lui ferait trop de peine.

LA DUPARC

Tu as raison ; rends-le-moi.

CHANTOURNÉ

Attendez... Le voilà.

LA DUPARC

Et tu ne lui diras rien non plus de mes sévérités. Pauvre garçon ! il ne faut pas le désespérer.

CHANTOURNÉ, à part

Bon ! elle en est amoureuse !

LA DUPARC, lui donnant un écu  
Tiens, prends ! c'est pour la peine que je t'ai donnée.

CHANTOURNÉ

Merci.

LA DUPARC

Ah ! dis donc !

CHANTOURNÉ

Quoi ?

LA DUPARC

As-tu jamais entendu dire que le chevalier fût bien avec la  
Ducroisy ?

CHANTOURNÉ

Moi ? Jamais !

LA DUPARC

À la bonne heure ! Tu es un brave garçon, Chantourné.  
(Elle ferme sa fenêtre.)

### Scène III

Chantourné, Samuel, Subtil.

SUBTIL, à Samuel

Vous demandez M. Chantourné, n'est-ce pas ?

SAMUEL

Je demande un décorateur qui s'est chargé de remettre un bil-  
let pour moi à celle dont *les yeux d'amour mourir me font*.

CHANTOURNÉ, à part

Tiens ! je donnerai celle-là à M. Molière.

SUBTIL

Ah ! Chantourné, mon ami, voilà donc le commerce que tu  
fais ? Ça ne m'étonne plus que tu sois ici de si bonne heure.

SAMUEL, à Chantourné

Lui as-tu remis mon billet ?

CHANTOURNÉ

Je crois bien !

SAMUEL

Et mon écrin ?

CHANTOURNÉ

Pardieu !

SAMUEL

A-t-elle paru satisfaite ?

CHANTOURNÉ

Elle a jeté des cris...

SAMUEL

Des cris... de quoi ?

CHANTOURNÉ

D'admiration !

SAMUEL

Oh !... Et elle ne t'a rien remis ?

CHANTOURNÉ

Si fait.

SAMUEL

Ah ! Que t'a-t-elle remis ?

CHANTOURNÉ

Un billet.

SAMUEL

Un billet ! Donne.

CHANTOURNÉ

Ce n'est pas pour vous.

SAMUEL

Pour qui donc ?

CHANTOURNÉ

Pour le chevalier.

SAMUEL

Pour ce muguet !... Elle t'a donné un billet pour lui ?

CHANTOURNÉ

Son congé, monsieur Samuel, son congé.

SAMUEL

Cependant, si tu te trompais ?

CHANTOURNÉ

Vous allez voir comme il va être triste.

SAMUEL

Je regarde... et, s'il est triste, tu seras content, toi !

CHANTOURNÉ, à part

Bon ! s'il n'y a pas un louis là-dessous, je suis dévalisé.

## Scène IV

Les mêmes, le chevalier.

LE CHEVALIER

Chantourné !

CHANTOURNÉ

Monsieur le chevalier ?

LE CHEVALIER

Tu n'as rien pour moi ?

CHANTOURNÉ

De qui ?

LE CHEVALIER

De l'une ou de l'autre de nos Lisettes ; car je suis comme notre financier... aux finances près : je chasse deux belles à la fois.

CHANTOURNÉ

Eh bien, vous avez fait coup double : j'ai réponse de toutes deux.

LE CHEVALIER

Ah !

CHANTOURNÉ

Un billet de la Ducroisy, d'abord.

LE CHEVALIER

Donne, mon ami, donne ! (Il lit.) « Mon cher chevalier, on ne demande pas mieux que de vous écouter, bien qu'on en écoute autant d'un financier. » C'est charmant !

SAMUEL, à Chantourné

Il n'a pas l'air triste du tout... au contraire !

CHANTOURNÉ

Attendez donc qu'il ait lu le post-scriptum.

LE CHEVALIER, lisant

« *Post-Scriptum*. – Voilà ce qu'on aurait pu répondre à ce que vous dites, si vous n'en disiez autant à la Duparc... » Le post-scriptum fait semblant de déchirer la lettre ; mais la lettre est entière... et nous sommes à la comédie.

SAMUEL, à Chantourné

Eh bien, mais, il résiste au post-scriptum.

CHANTOURNÉ

Il est de dure constitution. Heureusement, vous allez voir. (Au chevalier.) Pour ce qui est de la Duparc, j'ai d'elle, à votre adresse, des paroles et un billet. « Donne cette lettre au chevalier, m'a-t-elle dit, et invite-le de vive voix à m'écrire de l'encre dont se sert Samuel pour écrire à la Ducroisy. »

LE CHEVALIER

Et de quelle encre se sert-il donc ?

CHANTOURNÉ

D'encre noire comme la vôtre, je présume ; seulement, il la fait sécher avec de la poudre d'or. (Le chevalier pousse un gros soupir. À Samuel.) Vous entendez ?

SAMUEL

J'entends ! (Lui donnant une pièce de monnaie.) Tiens !

CHANTOURNÉ, regardant la pièce

Rien qu'un petit écu ?... Attends ! attends !

LE CHEVALIER, à Chantourné

N'importe ! Donne-moi sa lettre.

CHANTOURNÉ

Eh ! je ne l'ai plus ! Elle me l'a reprise, et elle a rouvert cette fenêtre pour me recommander de ne rien vous dire du tout.

LE CHEVALIER

Et sais-tu pourquoi ?

CHANTOURNÉ

Parbleu !... parce qu'elle vous aime.

LE CHEVALIER

Comment, elle m'aime ?... Ah ! mon bon ami ! mon bon ami !

SAMUEL, tirant Chantourné à part

Mais, dis donc, Chantourné, il redevient très-gai.

CHANTOURNÉ, sèchement

Je l'espère bien !... Un petit écu ! Ah ! vous voulez qu'on soit triste pour un petit écu, vous ? C'est votre présent qui était triste... Un petit écu !

SAMUEL

Ce pauvre Chantourné ! Je croyais t'avoir donné un louis. Tiens !

CHANTOURNÉ

À la bonne heure !... Regardez maintenant. (Au chevalier.) Vous avez une petite maison quelque part ?

LE CHEVALIER

Ma foi, non !

CHANTOURNÉ

Non !... Enfin, vous avez en bas votre carrosse ?

LE CHEVALIER

Non plus, hélas !

CHANTOURNÉ

Vous avez bien sur vous votre bourse ?

LE CHEVALIER

Pas un sol.

CHANTOURNÉ

Ah bien, si vous n'avez ni petite maison, ni carrosse, ni bourse, je n'ai rien à vous dire ; et soyez sûr que la Duparc n'a rien à vous dire non plus.

LE CHEVALIER, frappant du pied

C'est désespérant !

CHANTOURNÉ, à Samuel

Monsieur Samuel, voilà votre homme lugubre pour plus de mille livres.

## Scène V

Les mêmes, le marquis, le gentilhomme.

Le gentilhomme entre le premier, d'un air morose.

LE MARQUIS

Vous n'avez point vu ceci à Versailles ? Voulez-vous que je vous raconte la pièce ?

LE GENTILHOMME

Non.

LE MARQUIS

C'est fort drôle, en vérité ; ce Molière a quelque esprit.

LE GENTILHOMME

Non.

LE MARQUIS

Mais vous venez à Molière pour vous divertir ?

LE GENTILHOMME

Non.

LE MARQUIS

Pourquoi y venez-vous ?

LE GENTILHOMME

Je ne sais où aller.

LE MARQUIS, à part

Voyons où il va s'asseoir, car j'irai m'asseoir ailleurs.

## Scène VI

Les mêmes, l'abbé et la Truffardière ; puis une actrice, représentant la Comédie ; Lagrange.

L'ABBÉ

Mon cher monsieur de la Truffardière, vous m'avez demandé de venir à la Comédie avec nos seigneurs à la mode... Nous y voilà... Maintenant, tirez-vous de là comme vous pourrez.

LE MARQUIS

Quel diable d'homme nous amènes-tu donc là, l'abbé ?

L'ABBÉ

Ce n'est pas un homme : c'est un provincial.



LA TRUFFARDIÈRE, allant toucher  
la toile des décorations

Tiens ! ce ne sont pas de vraies maisons. (À l'abbé, en lui montrant la Comédie.) Qu'est-ce que c'est que cette marionnette ? Est-ce que c'est peint comme les maisons ?

L'ABBÉ

Assurez-vous-en, mon cher.

LE CHEVALIER, bas, à la Comédie

Ne bougez pas !

LA TRUFFARDIÈRE, allant toucher à la Comédie,  
qui lui donne un soufflet

Ah !... c'est une vraie femme !... Que disiez-vous donc, l'abbé, que c'était peint ?

L'ABBÉ

C'est peint... mais pas sur toile.

LAGRANGE, entrant

Allons, mesdames la Musique, le Ballet, la Comédie, dans la gloire !

LA TRUFFARDIÈRE, à l'abbé

Dites donc, on nous a fait payer en entrant, et, si nous ne sommes pas contents à la fin ?... Peste ! six violons !

L'ABBÉ

Vous n'êtes pas malheureux : vous tombez sur un jour de grande symphonie.

LA TRUFFARDIÈRE

Et combien donne-t-on à ces racleurs ?

L'ABBÉ

Quinze sous d'habitude ; mais, comme vous êtes là, il y aura peut-être des ritournelles.

LA TRUFFARDIÈRE

Et quand il y a des ritournelles ?

L'ABBÉ

C'est trente sous.

LA TRUFFARDIÈRE

Oh ! oh !... Moi, quand j'ai des violons, je paye cinq sous par

archet.

VOIX DU PARTERRE

Silence donc, messieurs !

LA TRUFFARDIÈRE

Tiens ! il y a du monde là-bas !

VOIX DU PARTERRE

À vos places ! vous nous empêchez de voir. Nous ne sommes pas venus pour vous voir.

LE CHEVALIER

En vérité, ils sont charmants ! quand ils ne verraient pas, le beau malheur !... Est-ce que c'est pour eux qu'on joue la comédie ?

VOIX DU PARTERRE

Chut ! chut ! chut !

(Les violons jouent la symphonie ;  
tous les seigneurs prennent leurs places.)

PROLOGUE  
DE L'AMOUR MÉDECIN

Scène première

Les mêmes, la Comédie, la Musique, le Ballet.

LA COMÉDIE

Quittons, quittons notre vaine querelle ;  
Ne nous disputons point nos talents tour à tour,  
Et d'une gloire plus belle

Piquons-nous en ce jour :

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde,  
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

TOUS TROIS ENSEMBLE

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde,  
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

LA MUSIQUE

De ses travaux, plus grands qu'on ne peut croire,  
Il se vient quelquefois délasser parmi nous.

LE BALLE

Est-il plus grande gloire ?

Est-il bonheur plus doux ?

TOUS TROIS ENSEMBLE

Unissons-nous tous trois d'une ardeur sans seconde,  
Pour donner du plaisir au plus grand roi du monde.

(Les trois personnages se retirent.)

Scène II

Le chevalier, le gentilhomme, Samuel,  
l'abbé, le marquis, la Truffardière.

LE CHEVALIER

Ah ! vivat ! la Comédie, vivat !

LE GENTILHOMME

Oui, elle est belle !

L'ABBÉ

Tiens ! voilà déjà M. de la Truffardière qui est endormi.

LE CHEVALIER

Il a payé sa place ?

L'ABBÉ

Oui.

LE CHEVALIER

Eh bien, laissez-le dormir.

(On voit le rideau d'avant-scène se baisser.)

SAMUEL

Mais prenez donc garde, chevalier !

LE CHEVALIER

À quoi ?

SAMUEL

Au rideau.

(Le rideau tombe ; le chevalier et Samuel se trouvent en avant.)

### Scène III

Le chevalier, Samuel.

LE CHEVALIER

Cela tombe à merveille ! je désirais vous entretenir en tête-à-tête, cinq minutes, mon cher Samuel.

SAMUEL

Moi ? (À part.) Je le vois venir... Il va m'emprunter de l'argent.

LE CHEVALIER, regardant le chapeau de Samuel

Ah ! mon cher, quelle plume ! ce n'est pas une plume d'autruche, ceci : c'est une plume de phœnix ! Où diable ces financiers vont-ils chercher les oiseaux qu'ils plument ? (Il met le chapeau sur sa tête.) Quand on est coiffé de la sorte, c'est fini ; on n'a plus besoin d'avoir de l'esprit, on n'a plus besoin d'avoir de la tournure, on est... on est coiffé !

SAMUEL

En vérité, chevalier, vous me rendez confus !

LE CHEVALIER

Je vous disais donc que j'avais un service à vous demander. Oui, vous avez une fortune de prince, mon cher Samuel, un carrosse de cardinal, et une petite maison... en vérité, une petite

maison de marquis. – Oh ! qu'est-ce que j'aperçois là ! et quel prodigieux nœud d'épée ! D'honneur, cette petite vie est de la meilleure faiseuse. Laissez-moi donc voir. (Il essaye de tirer du fourreau l'épée de Samuel.) Ouais ! qu'y a-t-il donc à votre épée ?

SAMUEL

C'est inutile.

LE CHEVALIER

Comment, c'est inutile ?

SAMUEL

La poignée ne fait qu'un avec le fourreau.

LE CHEVALIER

Ah ! vraiment ?

SAMUEL

Oui... Vous comprenez, je connais ma mauvaise tête et je m'en défie. J'ai la main malheureuse ! Pour une bagatelle, je mets flamberge au vent... et les duels sont sévèrement défendus.

LE CHEVALIER

Oui ; et, pour ne pas désobéir au roi, vous avez fait faire une épée inamovible, comme dit mon procureur. – Je vous disais donc, mon cher Samuel, qu'il faut absolument que vous me prêtiez pour ce soir...

SAMUEL

Quoi ? ma bourse, mon carrosse ou ma petite maison ?

LE CHEVALIER

Tous les trois, mon cher Samuel. Il faut vous dire que je suis sur le point d'être du dernier mieux avec une femme de la cour.

SAMUEL

Mon cher chevalier, vous ne m'en donnerez pas à garder. Vous ne m'empruntez pas ma bourse, mon carrosse et ma petite maison pour celle que vous dites.

LE CHEVALIER

Et pour qui donc ?

SAMUEL

C'est pour vous divertir avec la Duparc, ou avec la Ducroisy.

LE CHEVALIER

Eh bien, mon cher monsieur Samuel, quand cela serait ? Vous ne pouvez pas les prendre toutes deux, que diable !

SAMUEL

Pourquoi pas ? Je suis assez riche.

LE CHEVALIER

Soit ; usez de vos écus, j'userai de mon mérite, et nous verrons qui l'emportera.

SAMUEL

Soit ; usez de vos mérites ; mais vous n'userez pas de mes écus.

LE CHEVALIER

En conséquence ?...

SAMUEL

En conséquence, je garde ma clef, mon carrosse et ma bourse.

LE CHEVALIER

Gardez, mon cher, gardez ; il viendra une heure où vous m'offrirez tout cela.

SAMUEL

Et vous refuserez ?

LE CHEVALIER

Non, où j'accepterai. Je n'ai pas de rancune, moi.

(Le rideau se relève.)

SAMUEL, en le lui montrant

En attendant, chevalier...

LE CHEVALIER

Oui, c'est vrai ; voilà la comédie qui recommence.

(Ils reprennent leurs places.)

L'AMOUR MÉDECIN

ACTE PREMIER

Scène première

Aminte, Lucrèce, Sganarelle, M. Guillaume, M. Josse.

(On joue la scène entière.)

Scène II

Sganarelle, Lucinde.

(On joue la scène entière.)

Scène III

Lisette-Duparc, Lisette-Ducroisy, Lucinde,  
Sganarelle, puis Lagrange.

LES DEUX LISETTE, ensemble

*Eh bien, monsieur, vous venez d'entretenir votre fille...*

SGANARELLE, les apercevant

Ah ! mon Dieu !

LUCINDE, de même

Ah ! mon Dieu !

LA DUCROISY, à la Duparc

Pardon, mademoiselle, pardon !

LA DUPARC

De quoi me demandez-vous pardon, mademoiselle ?

LA DUCROISY

Mais de vous interrompre.

LA DUPARC

Ah ! vous êtes bien libre de m'interrompre ; mais moi, je suis libre de continuer. (À Sganarelle.) *Eh bien, monsieur, vous venez d'entretenir votre fille...*

LA DUCROISY, après la Duparc

*Eh bien, monsieur, vous venez d'entretenir votre fille...*

LAGRANGE, intervenant

Mesdemoiselles, Sganarelle ne peut cependant pas avoir deux Lisette.

CRIS, au parterre et sur  
les fauteuils des seigneurs

La Ducroisy ! La Duparc ! – La Ducroisy ! La Duparc !

LAGRANGE, au public

Messieurs, un peu de patience, je vous prie !

CRIS, au parterre

Silence ! silence !

LAGRANGE

Messieurs, en l'absence de M. de Molière, j'ai l'honneur d'être le premier orateur de la troupe. (Au public.) Ces dames sont en rivalité de rôle, en rivalité de talent, et surtout en rivalité de désir d'avoir l'honneur de jouer devant vous. Si jamais interruption fut excusable, c'est donc celle-ci.

CRIS, au parterre

Vivat ! vivat ! vivat !

LAGRANGE

Mais je vais en deux mots terminer ce petit différend. – Allons, mesdemoiselles, faisons vite.

LA DUPARC

Ayant créé le rôle à Versailles, j'ai le droit de le reprendre quand je veux, je suis chef d'emploi.

LA DUCROISY

Et moi, ayant reçu mon avertissement pour ce soir, j'ai le droit de le jouer ce soir.

LA DUPARC

Je suis chef d'emploi.

LA DUCROISY

Oui, vous avez le droit de créer les rôles ; mais vous n'avez pas le talent de les jouer.

LA DUPARC

Je suis chef d'emploi.



LAGRANGE

Mademoiselle Ducroisy, vos raisons sont excellentes...

LA DUCROISY

Ah !

LAGRANGE

Mais celle que fait valoir mademoiselle Duparc est meilleure encore.

LA DUPARC

Ah !

LA DUCROISY

Comment, meilleure ?

LAGRANGE

Ainsi donc, mademoiselle Ducroisy, vous invitée à rendre le rôle.

LA DUCROISY

Abomination des abominations !

LAGRANGE

Et vous, mademoiselle Duparc, à continuer.

LA DUPARC

C'est le jugement de Salomon.

LA DUCROISY, enrageant

Ah !

LAGRANGE, au public

Messieurs, nous vous présentons nos très-humbles excuses pour ce qui vient de se passer. Il y a eu, comme vous voyez, un petit malentendu entre ces dames ; mais tout est éclairci, et la représentation va continuer sans être désormais interrompue.

LA DUCROISY, en sortant

Oui, compte là-dessus !

(Lagrange sort. – On reprend la scène II de *l'Amour médecin*, et l'on continue jusqu'à la fin du premier acte.)

DEUXIÈME ENTR'ACTE  
(Après le divertissement, et avant  
de commencer le deuxième acte.)

Scène première  
Le chevalier, le marquis, l'abbé,  
la Truffardière, le gentilhomme, Samuel.

LE CHEVALIER

Eh bien, marquis, que dis-tu de ce premier acte ?

LE MARQUIS

Que le sieur de Molière se gâte et va de mal en pis. Il a cependant des exemples sous les yeux, que diable ! M. Scarron, M. Jodelle, M. Cyrano de Bergerac... Et puis avez-vous remarqué comme c'est écrit ? Est-ce que Sganarelle ne dit pas trivialement : « Vous êtes orfèvre, monsieur Josse ! »

L'ABBÉ

Eh bien, vous verrez que cette bêtise-là passera en proverbe, comme *tarte à la crème*.

LE CHEVALIER

Et quand on pense que le roi trouve cela admirable !

LE MARQUIS

Ce sont les épicuriens de M. Fouquet qui ont perverti le goût de Sa Majesté.

L'ABBÉ

Votre avis, la Truffardière ? (La Truffardière ronfle.) Eh bien, vous le voyez, messieurs, pour un provincial, il n'est pas si bête ! (Appelant.) La Truffardière ! la Truffardière !

LA TRUFFARDIÈRE

Quoi ?

L'ABBÉ

Vous pouvez vous réveiller, mon cher, l'acte est fini.

LA TRUFFARDIÈRE

Ah ! l'acte est fini ? J'en suis fort aise. S'est-on bien amusé ?

L'ABBÉ

Beaucoup.

LA TRUFFARDIÈRE

Oui, des phrases ! Moi, j'y perds mon latin. D'honneur, je ne sais pourquoi ce M. Molière est si goûté à Paris, et même en province. Je n'y ai jamais rien compris.

L'ABBÉ

Dame, mon cher, vous avez une si curieuse manière d'écouter.

LA TRUFFARDIÈRE, à part

Pédant ! (Haut.) Moi, je ne me complais pas à toutes ces recherches de la grammaire. Mon vocabulaire n'a que deux maximes : Aller à la chasse sur mes terres, aller à l'amour sur les terres des autres.

L'ABBÉ

Comment avez-vous dit, la Truffardière ? C'est assez recherché, ce qui vient de vous échapper là.

LA TRUFFARDIÈRE

Mais oui, n'est-ce pas ? Je ne sais pas comment cela se fait, il y a des gens qui sont toujours sur le point de dire une bêtise ; moi, je suis toujours sur le point d'avoir de l'esprit.

(Il éternue.)

L'ABBÉ

Alors, mon cher, vous espérez que l'esprit est comme la fortune, et qu'il vous viendra en dormant ? Est-ce pour cela que vous fréquentez la comédie ?

LA TRUFFARDIÈRE

Non, c'est pour les violons... Et puis je ne suis pas fâché de dire dans ma province que j'ai vu la troupe de M. Molière.

L'ABBÉ

Eh bien, qu'en dites-vous, de la troupe de M. Molière ?

LA TRUFFARDIÈRE

J'aime mieux *Geneviève de Brabant*.

LE CHEVALIER, au gentilhomme morose

Et vous ?

LE GENTILHOMME

Ce que j'aime dans Molière, c'est la statue du Commandeur.

LA TRUFFARDIÈRE

À vous parler franc, votre M. Molière n'est point galant dans son langage. Il m'a été répété qu'il lâchait le mot *cocu*, comme si cela ne blessait personne ; tandis qu'au contraire...

(Il s'étend dans son fauteuil.)

L'ABBÉ

Eh bien, que faites-vous donc ? vous vous rendormez ?

LA TRUFFARDIÈRE

Non, j'attendrai le commencement du deuxième acte. Vous m'avertirez, n'est-ce pas ? À la comédie, voyez-vous, on rêve tout éveillé : comédie pour comédie, j'aime mieux, moi, rêver tout endormi.

LE CHEVALIER

Mais c'est un la Rochefoucauld de province que tu nous as amené là, l'abbé ?

L'ABBÉ, à la Truffardière

Eh ! mon cher, vous vous plaignez d'avoir payé votre place ; vous n'avez payé que pour un fauteuil ; on aurait dû vous faire payer pour un lit.

LA TRUFFARDIÈRE

Aussi, je ne me plains plus.

(La Ducroisy passe.)

Scène II

Les mêmes, la Ducroisy.

LE MARQUIS, arrêtant la Ducroisy

Que veux-tu, Lisette ?

LA DUCROISY

Ce n'est pas vous.

L'ABBÉ

Est-ce moi, la belle enfant ?

LA DUCROISY

Ce n'est pas vous non plus ; c'est M. Samuel.

L'ABBÉ

Holà, Midas ! Crésus ! Mondor ! (Allant à Samuel et lui frappant

sur l'épaule.) Comment ! mon cher Samuel, je vous fais la politesse de vous donner tous vos noms de baptême, à vous qui n'êtes pas baptisé, et vous ne répondez pas ?

SAMUEL

Non, je faisais remarquer à ces messieurs une nouvelle impertinence du sieur Molière à l'endroit de la noblesse...

L'ABBÉ

Eh bien, en quoi cela vous touche-t-il, vous ? Tenez, tournez l'œil par ici, et voyez ce qui vous attend.

SAMUEL, apercevant la Ducroisy

Ah ! c'est vous, mon petit bouchon ?

LA DUCROISY

Oui, c'est moi.

SAMUEL

Et vous me demandez ?

LA DUCROISY

Je vous demande.

SAMUEL

Serais-je assez heureux... ?

LA DUCROISY

Vous serez aussi heureux que vous voudrez.

SAMUEL

Que voulez-vous pour cela ? mon portefeuille, ma caisse, mes contrats de rente ?...

LA DUCROISY

C'est trop et trop peu ; rien de ce que vous venez de dire.

SAMUEL

Voyons, expliquez-vous et promptement. Ne voyez-vous pas que je brûle ?

LA DUCROISY

Il s'agit d'enlever la Duparc.

SAMUEL

Comment, d'enlever la Duparc ?

LA DUCROISY

Oui.

SAMUEL

Ah ! vous voulez me tenter, friponne !

LA DUCROISY

Vous tenter, moi ?

SAMUEL

Vous avez entendu dire que je m'occupais d'elle, et vous voulez savoir...

LA DUCROISY

Oh ! ma foi, non. Occupez-vous d'elle, ou ne vous en occupez pas, cela m'est bien égal.

SAMUEL

Que désirez-vous donc, alors ?

LA DUCROISY

Je vous l'ai dit.

SAMUEL

Et quelle sera ma récompense ?

LA DUCROISY

Vous la fixerez vous-même.

SAMUEL

Je fixerai ma récompense ?... Après le spectacle, la Duparc est une femme enlevée.

LA DUCROISY

Ce n'est pas après le spectacle qu'il faut l'enlever, c'est tout de suite.

SAMUEL

Comment, tout de suite ?

LA DUCROISY

Dans cinq minutes.

SAMUEL

Mais, dans cinq minutes, elle va être en scène.

LA DUCROISY

Eh bien, avant qu'elle soit en scène.

SAMUEL

Oh ! oh !

LA DUCROISY

Vous ne voulez pas ? Je vais m'adresser à un autre, et un autre aura la récompense.

SAMUEL

Halte-là ! Oh ! je ne dis point que je veux pas. Entendons-nous seulement un peu sur cet enlèvement.

LA DUCROISY

Eh ! mon Dieu, ne dirait-on pas qu'un enlèvement est une affaire ? En deux mots, voici mon traité : celui qui enlèvera la Duparc, avant le commencement du deuxième acte, sera le bienvenu à souper ce soir, chez moi, entre onze heures et minuit.

SAMUEL

Foi de Ducroisy ?

LA DUCROISY

Foi de Lisette !

SAMUEL

Allons, je me dévoue.

LA DUCROISY

Plaignez-vous donc ! une jolie femme vous en fait enlever une autre et vous promet à souper pour votre récompense. Vous êtes trop heureux !

SAMUEL

Trouvez-vous ?

(La Ducroisy sort en haussant les épaules.)

### Scène III

Les mêmes, hors la Ducroisy.

SAMUEL, à part

Il y a quelque chose là-dessous... J'ai surpris un coup d'œil échangé entre elle et le chevalier. On veut m'éloigner sans doute. Ouais ! Croit-on avoir affaire à l'un des Gêrontes de M. Molière ? On se trompe, alors. – Samuel, un Gêronte !... Pas de ça, Lisette. Le tout est de trouver une idée... Hum !... hum !... – Ah ! tiens !... mais c'est une idée, cela !... Si je proposais... Ah ! c'en est une... Si je proposais au chevalier... Oh ! mais... et une excel-

lente !... Je l'éloignerais, tandis que, caché derrière quelque toile, grâce à mon ami Chantourné... (Il appelle.) Chevalier ! chevalier !...

LE CHEVALIER

Je vous préviens, mons Samuel, que, si vous ne m'appellez pas pour faire amende honorable, je ne me compromets pas à causer avec vous.

SAMUEL

Eh bien, chevalier, c'est vrai, j'ai réfléchi.

LE CHEVALIER

Vous avez réfléchi, vous ? Impossible ! C'est calculé que vous voulez dire.

SAMUEL

Non, réfléchi !... J'ai réfléchi qu'à tout prendre, vous faisiez bien état de moi en me choisissant pour vous obliger.

LE CHEVALIER

Eh bien, voilà la première fois de votre vie, mon cher Samuel, que vous dites une chose qui ait le sens commun.

SAMUEL

Je viens donc vous offrir...

LE CHEVALIER

Quoi ?

SAMUEL

Ma bourse.

LE CHEVALIER

Ah !

SAMUEL

Mon carrosse.

LE CHEVALIER

Ah ! ah !

SAMUEL

Et la clef de ma petite maison, libertin !

LE CHEVALIER

Ah ! ah ! ah !



SAMUEL

Mais à une condition.

LE CHEVALIER

Voyons, de quoi s'agit-il ?

SAMUEL

Il s'agit tout bonnement d'enlever la Duparc.

LE CHEVALIER

D'enlever la Duparc ? Cela me va... Et quand faut-il l'enlever ?

SAMUEL

Tout de suite.

LE CHEVALIER

Cela me va de mieux en mieux !

SAMUEL

Avant que le deuxième acte commence.

LE CHEVALIER

Très-bien, mon cher !... (Il fait un mouvement. – À part.) Moi qui allais l'embrasser !

SAMUEL

En conséquence, voici ma bourse.

LE CHEVALIER, la soupesant

Peuh !

SAMUEL

Voici mon laquais. (Appelant.) Venez ici, grison, et obéissez à monsieur.

LE CHEVALIER

Belle livrée !

SAMUEL

Et voici la clef de ma petite maison.

(Il lui donne une clef de porte cochère.)

LE CHEVALIER

La maison peut être petite, mais la clef !... où diable vais-je la mettre ? Ah ! je la ferai porter par le grison. – Portez cette clef, mon ami.

SAMUEL

Ainsi, dans cinq minutes... ?

LE CHEVALIER

Soyez tranquille ; dans cinq minutes, Hélène sera enlevée.

(Il sort avec le grison.)

SAMUEL

Ces diables de gentilshommes, cela ne doute de rien ! S'il m'avait fallu enlever la Duparc, j'en aurais eu pour deux jours, moi... sans compter les nuits. Ah ! voyons, où me cacher maintenant, que mon adorable Lisette me croie à l'œuvre ?

#### Scène IV

Les mêmes, Chantourné.

CHANTOURNÉ, entrant, à la cantonade

Très-bien, monsieur le chevalier, très-bien, soyez tranquille. (À part.) Il m'a donné trois louis ; est-ce qu'il aurait hérité de l'empereur du Mogol, par hasard ? (Haut.) Pardon, monsieur Samuel, il faut que j'avance le manteau d'Arlequin.

SAMUEL

Ah ! c'est toi, mon ami ? Je te cherchais.

CHANTOURNÉ

Du train dont vous y alliez, si je n'étais pas venu à vous, vous ne m'eussiez certainement pas trouvé.

SAMUEL

Il s'agit de me rendre un service.

CHANTOURNÉ

Un service, à vous ? Deux, si vous voulez.

SUBTIL, qui est entré

Pardon, voulez-vous me laisser moucher les chandelles, s'il vous plaît ? (À part.) Voilà encore cet intrigant de Chantourné qui fait quelque changement à vue.

SAMUEL, à Chantourné

Écoute : il faut que tu me caches dans un endroit.

CHANTOURNÉ

Dans quel endroit ?

SAMUEL

Dans un endroit d'où je puisse tout voir sans être vu.

CHANTOURNÉ

Eh ! ce n'est pas facile... Le théâtre représente une place publique. Voulez-vous vous cacher dans la maison de Sganarelle, côté cour ?

SAMUEL

Ouiche ! Et la Ducroisy ?

CHANTOURNÉ

Voulez-vous vous cacher dans la maison de Sganarelle, côté jardin ?

SAMUEL

Ouais ! Et la Duparc !

CHANTOURNÉ

Excepté ce que je vous offre, je ne vois pas... – Attendez donc !... si fait ; j'ai votre affaire.

SAMUEL

Ah ! mon ami !

CHANTOURNÉ

Une idée !

SAMUEL

Tu as donc une idée aussi, toi ? Mais tout le monde en a donc, des idées, ici ?

CHANTOURNÉ

Je vous mets avec les Jeux, les Ris et les Amours. J'espère que vous ne serez pas en mauvaise compagnie, hein ?

SAMUEL

Où cela me mets-tu ?

CHANTOURNÉ

Dans la gloire, parbleu !

SAMUEL, étonné

Dans la gloire !... Qu'est-ce que c'est que ça ?

CHANTOURNÉ

Le nuage du dénoûment, parbleu !

SAMUEL

Tiens, dans la gloire, et avec les Jeux, les Ris et les Amours...  
Diable !

CHANTOURNÉ

Que dites-vous de cela ?

SAMUEL

Je dis que c'est affriolant. Mais peut-on s'y fier, à ta gloire ?  
Moi, je n'aime pas quitter la terre. – N'importe ! je me risque.

CHANTOURNÉ

Vous savez que, lorsqu'on emménage, le premier terme se  
paye d'avance.

SAMUEL

Volontiers !... Ah ! mais le chevalier a ma bourse.

CHANTOURNÉ

Tant pis ! Pas d'argent, pas de... gloire.

SAMUEL

Comment ! tu me refuses crédit, Chantourné !

CHANTOURNÉ

Faites-moi votre billet.

SAMUEL, lui donnant une bague

Tiens, bourreau ! voilà ma bague.

CHANTOURNÉ, la mettant à son doigt

Eh bien, si l'on t'avait dit, Chantourné, que tu porterais un  
diamant à ton petit doigt, ni plus ni moins qu'un marquis.

LE MARQUIS, mettant son petit doigt

à côté de celui de Chantourné

Avec cette différence, mon ami, que le tien est vrai, et que les  
nôtres sont faux.

SAMUEL

Eh bien ?

CHANTOURNÉ

Me voilà ! venez. – Allons, les Ris, les Jeux et les Amours,  
rentrons dans notre machine. – Hein ! monsieur Samuel, le joli  
petit troupeau dont je vous fais berger !

(Samuel entre dans la gloire, que l'on enlève tandis qu'on baisse le

rideau. – On frappe les trois coups ; chacun reprend sa place. – Le rideau se lève pour le deuxième acte.)

## Scène V

L'abbé, la Truffardière, Lagrange, le marquis, Chantourné.

L'ABBÉ, à la Truffardière

Mon cher, je vous avertis que l'acte commence ; vous pouvez vous coucher.

LA TRUFFARDIÈRE

Ah ! bonsoir, l'abbé.

LAGRANGE, entrant

Eh bien, Lisette ?... Je ne vois pas Lisette.

L'ABBÉ

Elle était là tout à l'heure.

LAGRANGE, appelant

Mademoiselle Duparc !

DANS LES COULISSES

Mademoiselle Duparc ! mademoiselle Duparc !

LES SEIGNEURS

Que diable est-il donc arrivé ?

LE MARQUIS

Où est le chevalier ?

L'ABBÉ

Où est Samuel ?

TOUS LES SEIGNEURS

Où est la Duparc ?

LAGRANGE

Messieurs, il paraît qu'on ne la trouve pas ; mais on la cherche. (Chantourné vient lui parler bas.) Que me dites-vous là, Chantourné ?

CHANTOURNÉ, innocemment

Oui, monsieur Lagrange, le bruit court qu'elle a marché sur une trappe, que la trappe n'était pas chevillée, et qu'elle a passé dans le dessous.

LAGRANGE

Eh bien, a-t-on été voir dans le dessous ?

CHANTOURNÉ

J'y suis descendu en personne ; mais j'ai eu beau la chercher, appeler, crier, elle n'y était pas.

LAGRANGE

Que faire ?

LES SEIGNEURS

Eh bien, le second acte ? Le second acte, allons !

CHANTOURNÉ

Il y aurait bien un moyen...

LAGRANGE

Lequel ?

CHANTOURNÉ

Si mademoiselle Ducroisy était encore là, et si elle voulait continuer... ?

LAGRANGE

Voyez vite. (Chantourné sort. – Lagrange, s'adressant au public.) Messieurs, je ne sais comment vous annoncer cette singulière nouvelle ; mais mademoiselle Duparc... mademoiselle Duparc... eh bien, mademoiselle Duparc a disparu. (Brouhaha parmi les seigneurs.) Nous espérons néanmoins que la représentation ne sera pas interrompue, et, si l'on peut retrouver mademoiselle Ducroisy, qui était là tout à l'heure, nous sommes convaincus qu'elle se fera un honneur de reprendre le rôle.

LES SEIGNEURS

Oui, oui, la Ducroisy ! la Ducroisy !

(Chantourné rentre et parle bas à l'oreille de Lagrange.)

LAGRANGE, joyeux

Messieurs, mademoiselle Ducroisy était heureusement dans sa loge, à moitié défaite ; mais elle se rajuste, et, dans un instant, elle va pouvoir faire son entrée.

LES SEIGNEURS

Vivat, vivat, la Ducroisy !

D'AUTRES

Non, la Duparc ! – La Ducroisy ! – La Duparc !

LAGRANGE

Il va sans dire, messieurs, que mademoiselle Ducroisy se recommande à l'indulgence du public.

LES SEIGNEURS

La voilà ! la voilà ! – Vivat, la Ducroisy !

LA DUCROISY, suivie du poudreur, saluant

Messieurs... messieurs... (À elle-même.) Où est donc le chevalier ?

LAGRANGE

À vos places, s'il vous plaît, messieurs !

(On prend la première scène du deuxième acte de *l'Amour médecin*, et l'acte se joue en entier.)

## TROISIÈME ENTR'ACTE

(Pendant que plusieurs Trevelins et plusieurs Scaramouches se réjouissent en dansant.)

### Scène première

Samuel, Chantourné, le marquis, les seigneurs.

SAMUEL, dans la gloire

Chantourné ! Chantourné !

CHANTOURNÉ

Plaît-il, monsieur ?

SAMUEL

Chantourné, je sais ce que je voulais savoir. Descends-moi, la tête me tourne.

CHANTOURNÉ

Impossible avant la fin du spectacle, monsieur Samuel.

SAMUEL

Comment, impossible ?

CHANTOURNÉ

Oui, prenez patience.

LE MARQUIS

Silence donc, là-haut ! on n'entend point le ballet.

(L'intermède finit. – Le troisième acte de *l'Amour médecin* commence. – Nota. La scène première du troisième acte est supprimée.)



## ACTE TROISIÈME

### Scène II

Filerin, Tomès, Desfonandrès, Lisette-Ducroisy,  
puis Lisette-Duparc.

LISETTE-DUCROISY

*Quoi ! messieurs, vous voilà ! et vous ne songez pas à réparer  
le tort que l'on vient de faire à la médecine ?*

TOMÈS

*Comment ? qu'est-ce ?*

LISETTE-DUPARC, tout essoufflé

*Un insolent, qui a eu l'effronterie d'entreprendre sur votre  
métier, et qui, sans votre ordonnance, vient de tuer un homme  
d'un grand coup d'épée au travers du corps.*

LA DUCROISY

Ah çà ! mademoiselle, je voudrais bien savoir d'où vous sor-  
tez.

LA DUPARC

D'où je sors ? Vous vous en doutez bien, vous qui venez de  
me faire enlever par votre amant.

LE SOUFFLEUR, soufflant

*Je vous permets de me tuer...*

LA DUCROISY

Moi ! par mon amant ? Est-ce que M. Samuel est mon amant,  
par hasard ?

LA DUPARC

Mais ce n'est pas M. Samuel qui vient de m'enlever, puisque  
c'est le chevalier.

LA DUCROISY

Le chevalier ?... le chevalier ?... Ah ! voilà donc pourquoi il  
n'était pas là ! (Appelant.) Monsieur Samuel ! monsieur Samuel !

SAMUEL, dans la gloire

Oui prends garde que je te réponde !

LE SOUFFLEUR, soufflant

*Je vous permets de me tuer...*

LE MARQUIS, au souffleur

Mais taisez-vous donc, mon ami ! vous m'empêchez d'entendre ce que disent ces dames.

LE GENTILHOMME

Pardon... Nous sommes venus ici pour voir *l'Amour médecin*, pièce de M. Molière : nous désirons entendre la pièce de M. Molière, quoiqu'elle nous semble médiocre, et non les disputes de ces dames à propos de leurs amants et de leurs rôles.

LE MARQUIS

Plaît-il, monsieur, là-bas ? qu'est-ce que vous dites ?

LE GENTILHOMME

Je dis ce qu'il me plaît.

LE MARQUIS

Eh bien, vous plairait-il de faire un tour dans la rue ?

LE GENTILHOMME

Volontiers, monsieur ; d'autant plus qu'il y a une lanterne à la porte.

LE MARQUIS

Sortons !

LE GENTILHOMME

Sortons.

(Ils sortent.)

### Scène III

Les mêmes, hors le marquis et le gentilhomme.

LA DUPARC

Laissez-moi, chevalier ; je veux parler au public.

LA DUCROISY

Moi aussi.

LA DUPARC

Je veux qu'on voie comme on me sacrifie.

TOUTES DEUX ENSEMBLE

Messieurs, il faut d'abord que vous sachiez, avant toute chose...

LA DUPARC

Monsieur Lagrange, comme chef d'emploi, je demande la parole ; faites votre devoir.

LAGRANGE

Mademoiselle Ducroisy...

LA DUCROISY

Non.

LAGRANGE

Mademoiselle Ducroisy...

LA DUCROISY

Non, non.

LAGRANGE

Mademoiselle Ducroisy...

LA DUCROISY

Non, non, non ! On m'a fait rhabiller malgré moi, on m'a fait rentrer en scène malgré moi ; je jouerai malgré elle, malgré vous, malgré tout le monde !

LAGRANGE

Mademoiselle, je vais être obligé de faire mon rapport à M. l'exempt, et gare au Châtelet !

LA DUCROISY, enrageant

Ah !...

LA DUPARC, au public

Messieurs, pour avoir l'honneur de créer le rôle devant vous, j'ai quitté ce matin sur son lit de douleur une tante dont je suis l'unique héritière.

LA DUCROISY

Ah ! la menteuse !... Ce matin, elle était avec le marquis dans sa petite maison du faubourg Saint-Antoine ! Est-ce vrai, l'abbé ?

L'ABBÉ

Chut !

LE PUBLIC

Chut ! chut ! chut !

LA DUPARC, au public

Vous avez vu avec quelle insistance j'ai réclamé l'honneur de

jouer devant vous.

LA DUCROISY

Oui, c'est-à-dire devant le chevalier.

LA DUPARC

Taisez-vous, pécore !

LA DUCROISY

Oh ! pécore !

LE PUBLIC

Chut ! chut ! chut !

LA DUCROISY

J'enrage !

LA DUPARC

Justice m'a été faite, et le rôle m'a été rendu. Vous avez bien voulu, messieurs (elle fait la révérence), dans le premier acte, encourager par vos bravos mon faible talent.

LE PUBLIC

Bravo !

(Brouhaha.)

LA DUCROISY

Oh ! si je savais siffler ! Une clef ! une clef ! une clef !

LE CHEVALIER

J'ai eu tort de laisser au grison la clef de la petite maison de Samuel. La belle occasion de l'utiliser !

LA DUPARC, au public

Encouragée par votre indulgence, je me préparais à entrer en scène pour le second acte, lorsqu'en marchant sur une trappe, je sens la trappe qui s'enfonce, et je passe dans le dessous. Là, trois hommes m'attendaient, trois infâmes ravisseurs, trois sbires soudoyés par ma rivale. Je veux crier, on m'emporte, on me jette dans un carrosse où je trouve... Chevalier, soyez mon témoin, et dites ce que je trouve dans le carrosse.

LE CHEVALIER

Eh ! vous me trouvez, moi !

LA DUPARC

Aussitôt, l'ordre est donné au cocher de marcher ; le cocher

obéit ; je me débats, je crie, je pleure... Chevalier, vous êtes témoin de la résistance que j'ai faite. Rendez témoignage.

LE CHEVALIER

Une résistance... invraisemblable. C'est vrai, messieurs.

LA DUPARC

Enfin, après dix minutes de résistance, le chevalier comprend ses torts, me fait ses excuses ; je lui pardonne, à la condition qu'il me ramènera ; il me ramène, et me voilà. – Est-ce vrai, chevalier ?

LE CHEVALIER

Parfaitement vrai. (À demi-voix.) Seulement, il me semble que vous avez oublié...

LA DUPARC

Chut ! (Au public.) Voilà, messieurs, le récit parfaitement véridique de l'horrible événement qui m'a, pendant une heure, privé de vos applaudissements.

TOUS

Vivat, la Duparc ! la Duparc !

LAGRANGE, à Ducroisy

Avez-vous quelque chose à répondre ?

LA DUCROISY

Si le chevalier prend son parti, rien ; mais nous ne sommes pas à la fin de la soirée. Ah ! mademoiselle Duparc... ah ! monsieur Samuel... vous me payerez cela tous deux.

(Elle sort.)

SAMUEL, dans la gloire

Je crois qu'elle a prononcé mon nom.

LAGRANGE

Silence, messieurs, s'il vous plaît !

(On se remet en place pour la scène II de *l'Amour médecin*.)

LE SOUFFLEUR

D'où reprenons-nous ?

LAGRANGE

Reprenez du commencement.

(Il sort. – On reprend *l'Amour médecin* à la scène II du

troisième acte, et l'on continue jusqu'à la fin de la scène VII.)

LISETTE-DUPARC, aux médecins

*Quoi ! messieurs, vous voilà ! et vous ne songez pas à réparer le tort que l'on vient de faire à la médecine ?*

TOMÈS

*Comment ? qu'est-ce ?*

LISETTE-DUPARC

*Un insolent, qui a eu l'effronterie d'entreprendre sur votre métier, et qui, sans votre ordonnance, vient de tuer un homme d'un grand coup d'épée au travers du corps.*

LE MARQUIS, rentrant

Oui, j'ai tué ce hibou.

(Il reprend sa place.)

TOMÈS, à Lisette

*Écoutez, vous faites la railleuse, mais vous passerez par nos mains quelque jour.*

(Etc., etc., jusqu'à la réplique :)

*Dont je me sers tous les jours pour pacifier, avec leur harmonie et leurs danses, les troubles de l'esprit.*

SAMUEL, criant dans la gloire

Mademoiselle Duparc ! mademoiselle Duparc !... Descendez-moi donc, morbleu !

LE MARQUIS

Ah ! Samuel ! Que diable fait-il là-haut ?

SAMUEL

Mademoiselle Duparc, voici mademoiselle Ducroisy qui vous enlève le chevalier, et voilà le chevalier qui m'enlève mademoiselle Ducroisy.

LA DUPARC

Mademoiselle ! mademoiselle !

LA DUCROISY, au bras du chevalier

Pardon... vous êtes chef d'emploi pour les rôles, mais pas pour les amants. C'est à choisir : le rôle ou le chevalier.

LA DUPARC

Eh bien, je garde le rôle. – Mon amant, c'est le public.

LA DUCROISY, à part

Je trouverai bien encore le moyen de lui enlever celui-là.  
(Haut.) Et moi, j'emmène le chevalier.

SAMUEL

Et moi donc ? et moi ?

LE CHEVALIER

Ne vous dérangez pas, Samuel. J'ai le carrosse et la clef ; je vous les rendrai demain.

SAMUEL

Morbleu ! corbleu ! palsambleu !

TOUS

Taisez-vous donc là-haut ! – Chut ! chut ! chut !

SAMUEL

J'enrage !

#### Scène IV

Les mêmes, la Comédie, le Ballet, la Musique,  
Jeux, Ris, Plaisirs.

Divertissement. – Le divertissement fini, tout le monde se lève et sort. La Truffardière reste endormi dans son fauteuil.

SUBTIL, venant éteindre

Monsieur l'abbé, vous oubliez votre ami.

L'ABBÉ

Non, laissez-le : il sera le premier arrivé pour demain.

(Il sort.)

## DISTRIBUTION

Le chevalier	M. Leroux
Le marquis	M. Mirecour
Le gentilhomme	M. Maubant
L'abbé	M. Delaunay
La Truffardière	M. Got
Subtil, allumeur	M. Raphael Félix
Lagrange	M. Bouchet
Samuel, financier	M. Micheau
Chantourné, charpentier-décorateur	M. Louis Monrose
La Duparc	M <sup>lle</sup> Augustine Brohan
La Ducroisy	M <sup>lle</sup> Judith